

À PROPOS DE L'ANALYSE STRUCTURALE DES RÉCITS

*Colloque de Cluny, « Littérature et linguistique »
16-17 avril 1968,
La Nouvelle critique, n° spécial non daté
(probablement paru en 1969)*

À une première relecture après cinquante ans, ce texte se montre pour moi un peu agaçant. Les mauvais côtés de la juvénilité (j'ai alors moins de vingt-deux ans) s'y donnent à voir de façon plus nette, me semble-t-il, que dans les précédents – et dans les suivants, je l'espère. Je distribue des réprimandes à divers chercheurs, que je ne connais que par leurs écrits et dont l'une au moins est présente dans la salle au moment où j'interviens, en tirant à vue sur tout ce qui ne bouge pas selon mon goût du moment – Bremond, Genette, Kristeva, Macherey. Seuls Todorov et Greimas s'en tirent à bon compte – et, bien entendu, Barthes. On comprend qu'au cours de ces journées je ne me sois fait aucun ami, c'est peu dire – mais je n'en subirai les conséquences qu'au second colloque dans cette même ville¹.

Rappelons le contexte : en avril 1968, étudiant en maîtrise à Aix-en-Provence, je suis convié à ce premier colloque de Cluny, organisé par La Nouvelle critique, revue du parti communiste dont je suis membre. Invitation inattendue et surprenante, qui me parvient à la suite de l'acceptation d'un premier article pour La Pensée, lequel paraîtra avec un peu de retard à l'automne. J'ai relaté ces circonstances dans les introductions aux rééditions de cet article² et du compte-rendu du colloque dans Les Lettres françaises du 2 mai 1968³.

Ce sont pour moi des années d'intense activité militante. Et je vois bien, avec le recul, à quel point je transfère au domaine de la recherche une certaine manière d'être qui a cours dans les groupes politiques du moment, où on ferraille tous azimuts pour défendre une « ligne » que l'on pense établie et inattaquable, même si, chez beaucoup, elle peut changer en quelques mois. En l'occurrence, ce style cassant se pense autorisé par la

¹ « Littérature et idéologies », second colloque de Cluny, 1970. Actes dans le numéro spécial de *La Nouvelle Critique*, sans date (paru je suppose en 1971). À propos de ces événements, sur lesquels je reviendrai lors de la réédition de cette communication ultérieure (« Le récit clandestin »), voir « Livraison », dans D.G., *Livraison et délivrance*, Belin 2009, pp. 5-11.

² <http://denisguenoun.org/2020/06/05/la-pensee-juin-1968/>

³ <http://denisguenoun.org/2020/05/21/colloque-de-cluny-avril-1968/>

validité sans faille de la méthode structurale en linguistique, dont la rigueur nous est communiquée par de jeunes et toniques enseignants d'Aix-en-Provence – en particulier sur le terrain de l'analyse phonologique, avec ses protocoles de découpage et de commutation. Dans cet élan j'adhère au programme, que Barthes vient de dessiner, d'extension de ces procédures à un champ plus large, celui de la théorie générale des signes où la linguistique sera censée s'inclure, cette « sémiologie » en construction dont je ne mets pas en doute l'avenir assuré. Du coup, j'invalide sans ménagements tout ce qui s'écarte de ce parti pris, même dans des voies très proches, et je le fais sur un ton où le goût de l'humour n'efface pas l'arrogance.

Pour ce qui est de la gratification narcissique, j'aurais donc pu me dispenser sans peine de rendre à nouveau disponible cet écrit. Je le fais tout de même, avec deux motivations principales : parce qu'il est étroitement associé, par la date et les circonstances, aux précédents que je viens de republier sur ce site et dont il complète le paysage ; et surtout parce que, si comme je l'ai écrit ces publications veulent contribuer à dessiner le portrait « intellectuel et moral » d'une époque, alors leur style guerrier n'est pas à mettre sous le tapis, quand bien même son exhibition n'est pas à mon avantage. J'espère que la suite de ces « Écrits théoriques de jeunesse » montrera d'autres facettes du jeune homme que j'étais, enflammé de théorie et de quelques autres ardeurs.

Passé ce premier recul, je trouve dans ces pages quelques motifs d'attention, quant à l'histoire que je tente de raconter. C'est d'abord le déboulé, au centre de cette communication – et donc au milieu du colloque – de la figure de Bernanos. Elle s'annonçait dans l'article de La Pensée⁴, et se confirmera ailleurs à plusieurs reprises, attestant l'étrange présence de cette œuvre dans mon parcours personnel. Mais, si au colloque de Cerisy en 1969, c'est plutôt mon irruption de structuraliste marxisant dans une assemblée très bernanosienne qui pouvait surprendre, ici on voit plutôt l'inverse : dans une réunion de marxistes classiques, structuralistes conquérants et telquelliens exaltés, l'entrée de Bernanos (et plus encore, de son roman Monsieur Ouine) témoigne d'une incongruité réjouissante.

D'autant que, c'est ma deuxième remarque, Bernanos n'y fait son apparition improbable, ni par la voie politico-idéologique (avec une lecture des essais politiques, comme Les Grands Cimetières sous la lune, qu'on pourrait attendre), ni avec un simple détachement « scientifique », mais

⁴ Cf. ci-dessus note 2.

selon une proposition de lecture qui, aujourd'hui, me frappe un peu. Le passage de Monsieur Ouine est en effet abordé pour en dire ceci : la progression d'un récit ne se marque pas nécessairement par l'enchaînement de ses actions visibles (en l'occurrence, un personnage éclate inopinément en sanglots), mais peut au contraire s'articuler plus profondément à un mouvement intérieur, que je n'hésite pas à qualifier comme « spirituel ». Cela m'indique que, dès le printemps 1968, et donc bien antérieurement à des évolutions plus tardives, quelque chose de l'animation « spirituelle » d'une « âme » peut exercer sur moi un attrait marqué. C'est sans doute à relier au fait qu'ayant choisi Bernanos pour le mémoire de maîtrise que je prépare alors – en plein militantisme communiste – j'aie élu dans son œuvre le roman le plus intensément voué à une histoire de la foi, le Journal d'un curé de campagne. L'énigmatique relation, sur laquelle je m'interroge aujourd'hui⁵, entre engagement communiste et intérêt pour la spiritualité la plus intérieure se montre déjà à l'œuvre au tout début de ce chemin – et je n'hésite pas à en faire paraître les signes en pleine assemblée structuralo-marxiste.

Un autre point attire mon regard – aiguisé, je l'ai déjà noté, par l'exercice très particulier de l'attention que constitue le fait de recopier un texte, mot à mot, en le dactylographiant. J'y note une inclination, donc extrêmement précoce, pour le motif d'une narrativité intégrale. Avec mes mots d'aujourd'hui : l'analyse de récit ne concerne pas seulement les écrits ouvertement narratifs (romans, récits historiques, biographies etc.), mais elle peut, et sans doute doit, interroger tout exercice de la pensée. En 1969, je présenterai à Cerisy une communication intitulée « Les structures narratives dans Les Grands Cimetières sous la lune », œuvre qui n'est pas un roman mais un essai polémique de Bernanos. J'indiquerai là, comme dans Le récit clandestin, présenté au second Cluny, et dans beaucoup d'interventions ultérieures, que le récit ne m'intéresse pas d'abord comme forme spécifiée de discours, réservée à un corpus limité, mais plutôt comme travail général du sens, sans doute distinct, qui cependant touche au fond ou au cœur de la culture, même là où il ne se montre pas au premier regard. Cette orientation est déjà en germe dans ces pages, en particulier au moment où elles se prononcent contre une délimitation restrictive de la narrativité.

Le texte est reproduit tel qu'il figure dans le numéro spécial de la revue, consacré aux actes du colloque. Il y est suivi, selon l'usage de l'époque qui s'est beaucoup perdu, de la retranscription des échanges après

⁵ Cf. l'essai *Matthieu*, à paraître aux éditions Labor et Fides (vraisemblablement en 2021).

chaque communication⁶. La publication initiale ne donnait aucune référence d'édition des textes cités. Lorsque c'est possible, je les signale, au moins grosso modo, dans les notes de bas de page, qui sont donc toujours celles de la présente réédition.

(Juin 2020)

⁶ Celle-ci était, par la force des choses, plus ou moins fidèle. Au moins n'ai-je pas eu à y subir de falsification, comme pour le second colloque. Voir le récit évoqué ci-dessus dans la note 1. Mais pour ce texte-ci, à la différence de certains autres de cette série, je ne dispose plus de mon « tapuscrit » antérieur à la publication dans la revue.

À propos de l'analyse structurale des récits

Cette contribution se donne pour objet d'envisager la problématique de l'analyse structurale des récits telle qu'elle était exposée dans l'« Introduction » de Barthes au n°8 de *Communications*⁷. On me pardonnera donc, je l'espère, de n'aborder qu'allusivement certains développements plus récents de la recherche, qui nécessitent un examen très approfondi, de par le côté quelque peu spectaculaire de leur ambition, sinon de leurs résultats⁸.

Le texte de Barthes se situe à un moment où un accord partiel semble fait entre chercheurs sur l'identification des unités narratives minimales, et où les problèmes explicitement posés portent sur la description de leur syntaxe. Le terme communément adopté de « fonction », pour désigner ces unités, permet de faire indistinctement référence à Propp et au modèle linguistique. C'est ainsi que pour Todorov : « Le sens (ou la fonction) d'un élément de l'œuvre, c'est sa possibilité d'entrer en corrélation avec d'autres éléments de cette œuvre et avec l'œuvre entière »⁹, ce qui revient à dire qu'on cherche à définir le sens d'une unité, mais en tenant l'identification de celle-ci pour acquise. Or, l'analyse de Propp, reprise par Bremond¹⁰, a montré que pour reconnaître les unités minimales, non pas comme des contenus, ce qui oriente la recherche vers une impasse et la rend inapte à construire des modèles structuraux, mais comme des formes, il était nécessaire de juxtaposer des segments de récits différents, et d'en décrire la parenté formelle. Entre l'attitude de Bremond, qui à la suite de Propp fait dépendre étroitement l'identification des unités de l'existence d'un corpus, et celle de

⁷ R. Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications* n°8, Seuil 1966, repris dans *L'Aventure sémiologique* (1985), rééd. Points-Seuil 2002. (Les titres ou formules en italique correspondent à des soulignements qui sont traités dans la revue par des caractères gras. Je rappelle que toutes les notes sont celles que j'ajoute en 2020 à cette réédition.)

⁸ Comme on voit, le ton batailleur qui va marquer toute la communication est donné dès le premier paragraphe. Voir l'introduction ci-dessus.

⁹ Les références à Propp renvoient sans doute à V. Propp, *Morphologie du conte* (Seuil 1965), ainsi qu'au collectif « Théorie de la littérature » (Seuil 1965), écrits des formalistes russes édités par T. Todorov.

¹⁰ À la date du colloque, les travaux de Claude Bremond me sont connus par deux articles importants : « Le message narratif », in *Communications* n°4, et « La logique des possibles narratifs », in *Communications* n° 8. Le volume *La Logique du récit* paraîtra aux éditions du Seuil en 1973.

Todorov, dont la définition porte sur un seul énoncé, on peut localiser une divergence.

Est-ce à dire que Bremond retrouve ici l'opération linguistique dite de commutation ? Je ne le pense pas, et s'il en fallait une caution terminologique, l'opposition qu'il fait des formes aux contenus en serait la preuve, on sait que les linguistes opposent les formes aux substances, aussi bien au plan du contenu qu'à celui de l'expression. En fait, si l'on pose peu le problème théorique de la définition des unités de récit, c'est par une concession à une reconnaissance empirique, concession non explicite, comme l'est bien l'empirisme, et comme le sont les concessions.

Mais il n'est pas indifférent de comprendre que cette reconnaissance empirique est d'autant plus facile qu'on travaille sur un texte appartenant à un genre fortement typé, c'est-à-dire sur un corpus de fait : il n'est que de comparer le volume des études structurales du conte populaire, du roman policier, du folklore à l'entreprise audacieuse mais passablement isolée de Todorov¹¹. En d'autres termes, sur un récit de Bernanos, l'identification des unités n'a rien, absolument rien d'évident, ou bien on le traite avec les catégories qu'on applique à James Bond, et on prend facilement des noyaux pour des catalyses¹², c'est le moins qu'on puisse dire.

Il faut donc revenir au point de départ, que l'on trouvera être le lieu d'une équivoque, et de taille, puisqu'elle concerne la définition du récit. Bremond écrit : « Ce que Propp étudie dans le conte russe, c'est une couche de signification autonome, dotée d'une structure qui peut être isolée de l'ensemble du message : le récit. » Or, si l'on se place du point de vue strictement sémiologique qu'une telle formulation semble appeler, il paraît difficile de concevoir ce que peut être une « couche de signification », car l'adoption de ce concept exigerait que l'on explicite en quoi la signification est composée de couches, et surtout que l'on produise le concept de la spécificité de cette couche-là, au sein du procès de communication sémiotique qui doit représenter le domaine obligé d'une telle étude. Il faudrait donc, mais ceci n'est qu'analogique, construire un tel objet tout comme Greimas le fait pour les niveaux sémantique et sémiologique du langage, par exemple. Mais il n'en est rien, il ne s'agit là que d'une dénomination métaphorique pour désigner un objet dont le concept n'est pas produit, et surtout dont on ne dit pas l'articulation avec l'objet propre de l'investigation sémiologique.

¹¹ De mémoire, il me semble que *Littérature et signification*, de T. Todorov (Larousse, 1967), développait une analyse sur *Les Liaisons dangereuses*, de Laclos.

¹² Catégories de l'analyse de récit, utilisées dans certains des textes cités.

Poursuivons. Bremond nous apprend par la suite que « toute espèce de message narratif, quel que soit le procédé d'expression qu'il emploie, relève de la même approche à ce même niveau. Il faut et il suffit qu'il raconte une histoire. La structure de celle-ci est indépendante des techniques qui la prennent en charge. (...) Dès lors, à côté des sémiologies spécifiques de la fable, de l'épopée, du roman, du théâtre, du mime, du ballet, du film, des bandes dessinées, il y a place pour une sémiologie autonome du récit. » Dans un texte ultérieur, Bremond précisera à propos des « lois qui régissent l'univers raconté » : « ces lois elles-mêmes relèvent de deux niveaux d'organisation : a) elles reflètent les contraintes logiques que toute série d'événements ordonnée en forme de récit doit respecter sous peine d'être inintelligible ; b) elles ajoutent à ces contraintes, valables pour tout récit, les conventions de leur univers particulier, caractéristiques d'une culture, d'une époque, d'un genre littéraire, du style d'un auteur, ou, à la limite, de ce seul récit lui-même. »

On reconnaîtra à cette conception trois types d'inconvénients fondamentaux :

1) Le fait de considérer le texte narratif comme la manifestation d'une logique des actions prise en charge par des techniques narratives aboutit, sous couvert de distinguer deux « couches de signification », à reformuler la vieille opposition entre le contenu et les procédés. La notion même de technique narrative, si justement combattue par la critique formaliste, en vient objectivement à situer l'investigation sur ce terrain. Ajoutons que cette technique narrative (le roman par exemple) étant elle-même prise en charge par un système sémiotique autonome, à savoir le langage, on voit mal, dans l'état actuel des recherches, la possibilité de construire le modèle de cette triple articulation.

2) Opposer les contraintes logiques du récit à ses contraintes culturelles paraît très contestable. Cela revient à dire, en effet, que les contraintes logiques ne sont pas culturelles, ce qui confine au dérisoire lorsqu'on rencontre, au cours du texte de Bremond, des contraintes « logiques » du type de celle-ci : « les trois formes d'alliés que nous venons de distinguer – l'*associé* solidaire, le *créancier*, le *débiteur* – interviennent en fonction d'un *pacte* qui règle l'*échange* des *services*, et garantit la contrepartie des services rendus. » (C'est moi qui souligne, D.G.) La description logique est ici si profondément enfoncée dans sa culture,¹³ qu'elle avoisine étonnamment le commentaire idéologique. On aurait tort, je

¹³ Je maintiens la ponctuation qui figure dans la revue, même lorsqu'elle me paraît fautive, comme dans le cas de cette virgule.

crois, de dire ici que seules les formules sont idéologiques, et que la logique ne l'est pas ; on est, bien entendu, de ceux qui pensent qu'il n'est pas de pensée épurée de son langage, et la logique a peut-être ceci de très précisément culturel, qu'elle s'énonce en un discours, véhicule et constructeur des représentations culturelles.

3) Enfin, et c'est sans doute le plus important, le niveau qui intéresse le plus spécifiquement Bremond, à savoir la « carte des possibilités logiques du récit » n'est pas du tout étudié selon une perspective sémiologique. Barthes lui-même le note, qui remarque que « la contribution de Bremond est plus logique que linguistique ». L'ensemble des possibles logiques n'est pas décrit comme un système sémiotique, ce qui imposerait de ne jamais quitter le terrain d'une analyse distinctive sur le corpus de base, le travail de Bremond consiste bien plutôt à décrire l'ensemble des virtualités de développement du processus abstrait. Cette orientation est sanctionnée par le chercheur lui-même, lorsqu'il déclare : « Cet engendrement des types narratifs est en même temps une structuration des conduites humaines agies ou subies (...). Aux types narratifs élémentaires correspondent ainsi les formes les plus générales du comportement humain. » Ici disparaît, entre les conduites réelles et leur narration, le palier d'un système sémiotique, et de son principe constructeur, qui est une figuration de la réalité précisément en ceci que ses éléments sont des figures, c'est-à-dire les termes d'une structure signifiante, qui n'ont de réel que leur fonctionnement dans un procès de communication.

On pense ici que cette voie est d'autant moins inévitable que Barthes avait à plusieurs reprises indiqué une orientation différente. Son travail, on le sait, étant tout entier centré sur la volonté de donner aux études sémiologiques leurs titres scientifiques, il tente d'aborder les récits très précisément selon cette perspective, et l'« Introduction » se présente, dès l'abord, non comme un essai de spécification apriorique du niveau diégétique des textes, mais bien plutôt comme l'approche d'une expansion du modèle linguistique à cet « au-delà de la phrase » qui relève expressément de la sémiologie, dont l'objet, selon lui, est constitué par les « grandes unités signifiantes du discours ». Il faut faire, à ce propos, deux remarques :

1) L'objet de cette investigation se révèle être, fondamentalement, le fonctionnement sémiotique d'un ensemble d'énoncés pris en tant que tels. Je veux dire que la spécification éventuelle des niveaux, du niveau narratif par exemple, si tant est que ce mot ait un sens, ne peut être que l'image de ce fonctionnement, elle ne peut résulter que des procédures de description des modalités de ce fonctionnement sémiotique, et de la construction de leur

modèle structural. En ce sens le récit est, en première approche, chez Barthes, non pas le niveau narratif d'un texte, mais la place commune d'un ensemble d'énoncés dans une typologie générale des discours : « Ce serait précisément l'une des tâches de la linguistique du discours, écrit-il, que de fonder une typologie des discours. Provisoirement, on peut reconnaître trois grands types de discours : métonymique (récit), métaphorique (poésie lyrique, discours sapientiel), enthymématique (discursif intellectuel). »

2) La légitimité de l'utilisation du modèle linguistique pour une telle étude résulte de deux considérations : d'une part, la postulation que tous les systèmes sémiotiques sont vraisemblablement régis par une même organisation formelle, justifiée par Barthes dans les « Éléments de sémiologie¹⁴ » ; d'autre part, le fait que le système du récit est pris en charge, dans le cas qui nous intéresse, par le langage, et qu'en quelque sorte, celui-ci « lui tend le miroir de sa propre structure ».

Il reste que la « langue » du récit nous est, en fait, inconnue. La reconnaissance des unités ne saurait être considérée comme allant de soi, ce qu'on se propose de montrer par un exemple, à propos duquel on voudra bien excuser une citation assez longue. Il s'agit d'un extrait de *Monsieur Ouine*¹⁵.

La voix s'est faite de plus en plus sourde, un murmure presque indistinct qu'enveloppe le même silence, comme éternel... Le crépuscule a l'air d'être venu là exprès, pour tenir ces paroles trop précieuses au creux de ses ouates grises. Tout ce que l'enfance a laissé en Steeny de malice, d'ironie, de cruauté, lui remonte à l'instant du cœur aux lèvres et sa jolie bouche a le pli brutal que Miss¹⁶ exècre, qu'elle efface parfois, distraitemment, du bout de son doigt verni... Peut-on jouer avec ce vieil homme ? Où est le point sensible, vulnérable, de ce cou trop épais, proconsulaire, de la poitrine massive, des cuisses courtes posées gauchement sur le bord du lit – de ce corps enfin que l'on devine gras et fragile, pareil à celui d'une femme mûre ? Philippe voudrait rire, comme il a ri un moment plus tôt, comme il sait rire lorsqu'une certaine désolation, qu'il connaît bien aussi, risque de devenir tout à coup intolérable, le rire que Michelle appelle « ton rire de bébé, ton rire idiot ». Va donc pour le rire idiot... Trop tard ! Un autre sentiment déjà l'emporte, surgit du fond le plus obscur, la part demi-morte et croupissante de l'âme, où veille un pitié difforme, élémentaire, aussi vorace que la haine. Quel triomphe facile vaudrait la joie déchirante, l'ébranlement intérieur d'une victoire remportée par le dégoût, la soumission volontaire à une sorte de grandeur

¹⁴ R. Barthes, « Éléments de sémiologie », dans *Communications* n° 4, 1964, repris dans *L'Aventure sémiologique, op. cit.*

¹⁵ G. Bernanos, *Monsieur Ouine* (1943). Le passage se trouve vers le début du roman (dont je n'ai pas sous la main l'édition de référence), dans une des premières « scènes » dialoguées qu'affectionne Bernanos, la première (sauf erreur) où apparaît Monsieur Ouine, en l'occurrence aux prises avec le jeune Philippe-Steeny.

¹⁶ Je rétablis la majuscule, qui ne figure pas dans la revue.

humiliée, méconnaissable, presque repoussante ? Il prend la grosse main molle, la presse doucement sur sa poitrine, puis sur ses lèvres, et il éclate en sanglots.

Si l'on applique à ce texte les catégories de l'analyse fonctionnelle telle qu'elle est communément pratiquée, on devra reconnaître dans la dernière phrase la manifestation d'une fonction, c'est-à-dire d'une unité narrative minimale, à corrélation distributionnelle, et plus précisément d'une fonction cardinale, ou noyau. Au contraire, l'ensemble du texte jusqu'à cette phrase sera considéré comme une succession d'unités indicielles, c'est-à-dire à corrélation intégrative, en tant qu'elles sont porteuses d'information sur ce qu'on appelle le « caractère » du personnage Philippe, et en ce sens directement articulées sur le niveau supérieur de l'investigation, celui des actants¹⁷. Une telle description, qui se donnera facilement pour objective, est en fait un postulat de lecture, et qui plus est à mon avis un contre-sens, auquel on opposera le postulat de lecture inverse, à savoir que pour ce qui est de la logique de ce récit, j'entends de sa logique proprement narrative, la première partie du texte est composée d'unités narratives à rendement fonctionnel très élevé et qu'on doit en conséquence localiser la fonction cardinale dans la phrase : « Va donc pour le rire idiot – points de suspension – Trop tard ! »¹⁸. En effet, un récit bernanosien de ce type est articulé, dans la logique narrative, par des mutations d'ordre spirituel, signifiées comme telles, et qu'en ce sens la présence dans le récit de leur manifestation, de leurs conséquences en forme de comportement humains agis est relativement redondante dans le message.

Cela veut dire que si la « langue » du récit est une, en tant qu'organisation formelle générale d'un système sémiotique, elle connaît cependant différents idiomes, et que dans la reconnaissance de ceux-ci on engage tout ce qu'une culture investit dans une lecture, c'est-à-dire en dernière analyse jusqu'à l'identification même du texte. Faute de quoi la pseudo-objectivité de la recherche ne sera que la caution de l'écrasement du fonctionnement sémiotique du récit sous des modèles incompetents.

¹⁷ C'est-à-dire, pour l'exprimer sans l'appareil des concepts qui circulaient à l'époque, que « l'action » sera considérée comme ramassée à la fin de l'extrait, alors que ce qui précède paraîtra relever plutôt de la description d'un état d'âme intérieur, qui renseigne sur le « caractère » du personnage dont on suit ici une sorte de flux de conscience.

¹⁸ Ce qui signifie que, dans ma lecture, les actions sont, au contraire de l'hypothèse précédente, concentrées dans l'évolution intérieure du personnage, et que le point de renversement le plus actif dans le récit est le moment du basculement psychique qu'exprime la phrase citée. Je ne visais là, me semble-t-il, qu'à montrer que la « description » des « unités de récit » que prétend saisir l'analyse structurale est, en fait, la description de l'organisation d'une *lecture*, et non pas d'éléments directement observables dans le texte indépendamment des choix de celle-ci. Voir le paragraphe qui suit.

On a pris cet exemple aux fins de suggérer que la narrativité d'un texte n'est pas si facilement isolable qu'on veut parfois le croire. Pour ma part, je suis de plus en plus convaincu que c'est là un concept qu'il faut complètement redéfinir. Hormis Bremond, dont on a montré que l'investigation était non sémiologique, les analyses structurales de récit définissent rarement l'instance de discours qui fait leur objet. La définition de Benveniste me semble, de ce point de vue, caractériser plus les manifestations linguistiques du récit que son statut sémiologique¹⁹.

À mon sens, il faut en venir à concevoir, dans le roman par exemple, que tous les éléments du texte, y compris ceux qui sont considérés, voire même manifestés, comme extérieurs au développement de l'histoire, ont une fonctionnalité narrative. Ceci est, me semble-t-il, contenu dans l'orientation de Barthes qui, on l'a dit, se propose de rendre compte du fonctionnement sémiotique des énoncés pris en tant que tels. On se proposera par ailleurs de montrer le rendement fonctionnel, du point de vue narratif, du système « esthétique » d'un texte, mais il est d'ores et déjà bien évident que l'organisation de sa temporalité, le système de ses formulations ou indications appréciatives au plan moral, voire même la suspension de son développement narratif assument²⁰ des fonctions, selon des modalités différentes, au sein du principe de construction du récit.

Cela revient à dire que, contrairement à ce qu'écrit Genette (« la narrativité d'une œuvre narrative n'épuise pas son existence, ni même sa littéarité ») le texte investit toute sa littéarité dans son fonctionnement narratif. C'est ce qu'à mon avis Barthes éclaire de manière particulièrement convaincante dans son récent article : « L'effet de réel²¹ ». Après avoir mieux qu'antérieurement précisé les tâches de la critique (« de quelle valeur pourrait bien être une méthode qui ne rendrait pas compte de l'intégralité de son objet, c'est-à-dire en l'occurrence de toute la surface du tissu narratif »), il écrit : « De la sorte, bien que la description de Rouen soit parfaitement "impertinente" par rapport à la structure narrative de *Madame Bovary*²² (on ne peut la rattacher à aucune séquence fonctionnelle, ni à aucun signifié caractériel, atmosphérique, ou sapientiel), elle n'est nullement scandaleuse, elle se trouve justifiée, sinon par la logique de l'œuvre, du moins par les lois de la littérature : son "sens" existe, il dépend de la conformité, non au

¹⁹ E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard 1966, chap. XIX.

²⁰ Le texte porte : « assurent », ce qui ne peut être qu'une coquille d'édition.

²¹ R. Barthes, « L'effet de réel », in *Communication* n° 11, 1968. Le texte donne pour titre « L'effet du réel ». Nous avons reçu avec éblouissement ce texte, et ce concept : il ne peut à nouveau s'agir que d'une coquille d'édition.

²² Je rajoute les italiques, évidemment nécessaires.

modèle, mais aux règles culturelles de la représentation. » Ainsi, le caractère narratif d'un texte, loin d'être fondé sur les catégories d'une articulation logique, est lui-même subordonné à la pertinence d'un modèle culturel. De sorte qu'on peut inverser la formule proposée plus haut : s'il est vrai que le texte investit toute sa littéarité dans son fonctionnement narratif, c'est en dernier ressort parce que l'image de sa narrativité s'incorpore tout entière dans une fonctionnalité supérieure, par laquelle tous les éléments du texte contribuent à faire de lui un livre, c'est-à-dire l'occurrence d'un énoncé en contact avec des modèles.

S'il fallait de tout ceci donner une formulation rapide, je dirais que l'investigation doit assumer très rigoureusement son statut sémiologique. Or ceci semble être passablement méconnu, malgré la faveur de l'étiquette. La recherche, dirait-on, se laisse trop facilement arrêter par la difficulté de décrire la « langue » du récit, en particulier lorsqu'il s'agit de littérature, et le fait de déclarer qu'on a « dépassé » la perspective barthienne²³ se porte beaucoup ces derniers temps, semble-t-il. Or Barthes a ouvert une voie extrêmement féconde en remarquant que : « Tout système sémiologique se mêle de langage (...). Les ensembles d'objets (...) n'accèdent au statut de système qu'en passant par le relai de la langue, qui en découpe les signifiants (sous forme de nomenclatures) et en nomme les signifiés (sous forme d'usages et de raisons). » Il conviendrait de se demander quelle peut être l'application de cette liaison au système du récit, et de décrire le système de relations intertextuelles (internes ou externes à un livre donné) par lesquelles elle s'opère. On peut penser, en effet, que les difficultés rencontrées par les premiers modèles d'analyse structurale des récits tiennent au fait qu'on a tenté de décrire le code du récit de manière parfaitement indépendante, ce qui est probablement illusoire, alors que l'opérateur sémiotique de ce système est le langage, et que la relation de l'un à l'autre ne saurait être un simple relai. Dans cette situation, la tâche historique est donc, à mon sens, de produire le concept de l'autonomie du récit en tant que système sémiotique, dans son articulation rigoureuse avec le système de la langue.

Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'heure, on « dépasse ». C'est ainsi que, dans « Pour une sémiologie des paragrammes », par exemple, où Julia Kristeva ouvre un certain nombre de directions décisives pour la recherche, en particulier pour la formalisation des relations intertextuelles, on trouve l'affirmation suivante : « La problématique de l'unité minima

²³ Il paraîtrait plus naturel d'écrire « barthésien ». Je crois me souvenir que nous hésitions sur le qualificatif, le terme de « barthien » n'étant à l'époque réservé à Karl Barth que pour des théologiens avertis.

comme ensemble remplace celle de l'unité minima comme signe (Sa-Sé²⁴). L'ensemble du langage poétique est formé de séquences en relation. Il est une mise en espace et une mise en relation de séquences, ce qui le distingue du signe qui implique un découpage linéaire. »²⁵ Comme je suppose qu'il ne s'agit pas là d'une de ces vieilles et vaines tentatives de formaliser ce qu'on appelait autrefois « le texte lui-même », il doit être question ici de formaliser son fonctionnement sémiotique, comme l'annonce le titre de cet article. Or, du point de vue d'une telle étude, déclarer que le concept de l'unité minimale comme signe est remplacé par celui de l'unité minimale comme ensemble impose de dire quelle est l'articulation de ces « ensembles » avec la communication sémiotique qui, elle, jusqu'à nouvel ordre, procède par signes, lesquels eux, sont, jusqu'à nouvel ordre, justiciables de la distinction signifiant-signifié. En d'autres termes, le fait que la problématique soit, dit-on, révolue, n'empêche pas que le texte soit fait de signes, et si les unités minimales (de la communication sémiotique) ne sont pas des signes, il faut dire quels sont les signes qui les prennent en charge. Là encore, il faudrait faire une construction comparable à celle par laquelle Greimas articule le plan sémantique sur le discours.

Mais si la question n'est pas formulée, la réponse, elle, est repérable, et se trouve être, je dois dire, particulièrement décevante. En effet, Julia Kristeva, construisant le modèle tabulaire des paragrammes, en vient à analyser les « grammes scripturaux phonétiques » d'un texte de Lautréamont, que je cite en désignant les « classes » qu'elle isole : « Il y a des heures dans la vie où l'homme à la *chevelure pouilleuse* (A) jette, *l'œil fixe* (B), des *regards fauves* (C) sur les *membranes vertes de l'espace* (D), car il lui semble entendre devant lui, les *ironiques huées d'un fantôme* (E). Il chancelle, il courbe la tête : ce qu'il a entendu, *c'est la voix de la conscience*. » Kristeva dégage, à propos de ces classes, des correspondances entre trois types de sonorités f(v) ; al(œ) ; s(z). Remarquons qu'il n'y a là qu'une reprise de la vieille technique des études de sonorités, avec les graves inconvénients que cela suppose : en effet, la détermination des classes est parfaitement arbitraire, puisqu'on associe la classe *chevelure pouilleuse* à la classe *c'est la voix de la conscience* (aucun critère linguistique), et puisqu'on laisse de côté tout le reste du texte, exclu du fonctionnement phonique du passage sans qu'on dise les raisons de cette discrimination. Mais si l'innovation n'est pas là, elle n'est nulle part, car je me refuse à prendre au sérieux l'assertion selon laquelle, « au vu de ces correspondances, le

²⁴ Signifiant-signifié.

²⁵ J. Kristeva, « Pour une sémiologie des paragrammes », *Tel quel* 29, printemps 1967.

morphème *phallus* apparaît comme mot-fonction à la base de l'énoncé », assertion parfaitement injustifiée, puisque le morphème « falaise » ou le morphème « valise » feraient tout aussi bien l'affaire, et qui n'évoque que de manière parodique ce que pourrait être une véritable étude du travail des signifiants érotiques dans le texte.

C'est pourtant sur la foi de ceci que Julia Kristeva écrit : « Ce réseau phonétique se joint aux autres niveaux du paragramme pour communiquer une nouvelle dimension à l'image poétique. Ainsi, dans la totalité multivoque du réseau paragrammatique, la distinction signifiant-signifié se voit détruite et le signe linguistique apparaît comme un dynamisme qui procède par charges quantiques. » Ainsi, un tel développement a servi à justifier l'éviction de la distinction signifiant-signifié, non plus seulement de l'unité textuelle minimale, mais purement et simplement du signe linguistique lui-même, ce qui est pour le moins rapide. Qu'il me soit permis de dire que l'utilisation du terme de charge quantique ne me semble ici rien désigner d'autre qu'une caution scientifique.²⁶

Genette pour sa part, travaillant sur un récit « unilinéaire », découvre « cette logique paradoxale de la fiction qui oblige à définir tout élément, toute unité de récit par son caractère fonctionnel, c'est-à-dire, entre autres, par sa corrélation avec une autre unité, et à rendre compte de la première (dans l'ordre de la temporalité narrative) par la seconde, et ainsi de suite, d'où il découle que la dernière est celle qui commande toutes les autres, et que rien ne commande ; lieu essentiel de l'arbitraire, du moins dans l'immanence du récit lui-même. » On est surpris de trouver à nouveau une affirmation de ce type, après la très convaincante réfutation que Bremond avait opposée à cet aspect du modèle de Propp, apprécié à raison comme finaliste. D'autant plus que l'argumentation ici retenue se limite en tout et pour tout à déclarer que lorsque l'auteur écrit le début d'un segment narratif, il « sait déjà s'il terminera la scène sur une bombance ou un suicide, et c'est donc en fonction de la fin qu'il choisit le milieu ». Il est bien évident qu'il s'agit là d'un de ces « apophtegmes psychologiques ni plus ni moins vrais que leurs contraires » dont parle Bloch, cité par Barthes, et que

²⁶ Malgré le ton dont j'ai dit dans l'Introduction combien il m'est aujourd'hui désagréable, je dois reconnaître qu'à une relecture attentive, les objections ainsi présentées ne me paraissent pas inconsistantes – pour autant qu'on accorde quelque crédit, comme le faisaient tous les participants au colloque, aux postulats de la linguistique structurale. Dans la discussion qui suit, Julia Kristeva fait part de son souhait d'élargir et non de liquider le concept de signe. Formulée en termes assez rapides, comme c'est inévitable dans une telle discussion, sa réponse est néanmoins cohérente. Après quoi elle ajoute : « enfin, si vous préférez “falaise” à “phallus”, c'est votre problème !... » (*Littérature et linguistique*, p. 71.) Cette clairvoyante plongée dans mon psychisme n'aura pas manqué d'aider à mon développement personnel ultérieur.

l'argumentation, quelque peu anémique du point de vue de la psychologie, n'a quoi qu'il en soit rigoureusement rien à voir avec la théorie sémiologique du récit. Mais ceci n'est probablement que la ficelle qui nous permet de remonter jusqu'au nœud de la question, à savoir le type de compréhension que l'on se donne du statut épistémologique de la *fonction*. En effet, il ne suffit pas de reprendre les catégories d'une vieille logique en y ajoutant des corrélations pour s'être doté d'une méthode structurale. La reconnaissance de l'existence d'une fonction sémiotique, telle que la définit Martinet par exemple, est antérieure en fait et prioritaire en droit non seulement par rapport à la description des unités, mais par rapport à leur identification comme unités pertinentes du point de vue de la communication²⁷. « Linguistiquement, écrit Martinet, sont donc seuls pertinents les éléments de la chaîne parlée dont la présence n'est pas automatiquement entraînée par le contexte où ils apparaissent, ce qui leur confère une fonction d'information. C'est du fait de sa *fonction* qu'un élément de l'énoncé est considéré comme linguistique et, (...) c'est selon la nature de cette fonction qu'on le classera parmi les autres éléments retenus. » Une telle conception imposerait, comme le propose Greimas, de reconnaître les unités narratives de par leur présence dans une corrélation paradigmatique, justiciable de l'opération de commutation, et de par leur insertion dans un jeu de contraintes syntagmatiques, quoiqu'il faudrait être en mesure de mieux préciser l'articulation de ces deux procédures, qui n'est pour le moment qu'une convergence de fait. La réticence de Genette à donner à la recherche fonctionnelle ce statut lui fait éprouver le besoin de lui trouver une caution substantielle dans le terme chronologiquement ultérieur de la relation, ce qui fait bien entendu que le dernier terme est à proprement parler non identifiable, d'où la nécessité d'y localiser l'arbitraire. En effet. Une telle hiérarchie successiviste est injustifiable. Car, pour une méthode sémiologique, il ne peut y avoir de hiérarchie que d'un double point de vue : soit par le classement des fonctions, ce qui amène à construire le système du récit selon le modèle proposé par Barthes ; soit par l'existence d'une surdétermination fonctionnelle au sein d'un même énoncé, ce qui remet en cause le caractère unilinéaire du récit, et on ne s'en plaindra pas.

Ici comme ailleurs, la voie me semble donc être le maintien et le développement de l'orientation sémiologique de l'analyse structurale des récits. Ceci n'a que peu de choses à voir, on le sent, avec les grandes fêtes

²⁷ Les *Éléments de linguistique générale* d'André Martinet (Armand Colin, 1960), étaient pour « nous », une référence majeure – en particulier, à Aix-en-Provence, du fait de l'autorité que leur attribuait l'influent Georges Mounin.

de la productivité auxquelles on nous convie depuis peu, Macherey tenant peut-être le pupitre. À propos de celles-ci, je voudrais me permettre d'exprimer la crainte que ce soit notre difficulté, réelle, mais qu'il importerait de ne pas escamoter, à produire le concept de l'articulation théorique de l'investigation sémiologique avec la théorie marxiste de l'histoire, c'est-à-dire en définitive des rapports entre une méthode structurale et la dialectique matérialiste, qui nous amène à donner une faveur rapide à un prétendu dépassement de la perspective sémiologique, par un vocabulaire dont je voudrais bien qu'on dise (mais de manière autre qu'analogique) la relation qu'il entretient avec le modèle théorique de l'économie politique. C'est à ce prix, peut-être, que cette « productivité réfléchissante qu'est l'écriture » pourra apparaître comme autre chose qu'une vieille psychologie rebaptisée.